

a Roman religious frontier”, p. 149-156; L. Dirven, “Religious frontiers in the Syrian-Mesopotamian desert”, p. 157-173; A. Evers, “A fine line? Catholics and Donatists in Roman North Africa”, p. 175-198. Muñiz Grijalvo discusses first Herodotus on Greeks and others, then concentrates on Strabo, concluding that his *Geography* was “devised to explain the world to the Romans... a perfect chance to build a religious frontier for the empire, which placed their Greek subjects at the center of the Roman universe.” At p. 143, on definitions of “Greekness”, she could usefully have cited the passage from Galen referred to above. Lozano’s attempt to make his brief discussion of emperor-worship relevant to a “religious frontier” is rather forced, and his revival of the notion that it was important in persecution of the Christians does not convince the reviewer. Dirven’s fine study of two frontier cities and their cults may be thoroughly recommended, as may, likewise, Evers’ detailed account of the Donatist schism, although in his case the term “frontier” is stretched rather far. Of the remaining papers, that by T. Ñaco del Hoyo, B. Antela-Bernárdez, I. Arrayás-Morales, S. Busquets-Artigas, “The ‘ultimate frontier’: war, terror and the Greek *poleis* between Mithridates and Rome”, p. 291-304, in spite of their title, is not really a frontiers study. The same applies to K. Verboven, “Resident aliens and translocal merchant *collegia* in the Roman Empire”, p. 335-348 and L. Foubert, “The impact of women’s travels on military imagery in the Julio-Claudian period”, p. 349-361, both interesting enough. Verboven in particular discusses a mass of not very well-known epigraphic evidence (at p. 339, “Diodoros’ proposal...” should read “The proposal by Philokles, son of Diodoros...”). F.J. Vervaet, “Reducing senatorial control over provincial commanders: a forgotten Gabinian law of 67 B.C.E.”, p. 265-290, with massively detailed annotation, surely belongs in a standard journal, where those interested in the late Republic would be more likely to find it. P. Cosme, “Les Bataves au centre et à la périphérie de l’Empire: quelques hypothèses sur les origines de la révolte de 69-70”, p. 305-320, suggests that Civilis’ contact with the Batavian former *corpore custodes* dismissed by Galba may have led him to mount his revolt. However this may be, the reviewer is not convinced by Cosme’s rejection of the idea, mistakenly attributed, at 318, to Brunt and Strobel – it comes from G. Alföldy’s classic monograph on the *auxilia* of Germania inferior, *Epigr. Stud.* 5, 1968 – that there was a further cohort of Batavians, commanded by Civilis, as well as the eight referred to by Tacitus, *Hist.* 1,59, a total of 4,500 men. Alföldy thus explained the numbering and total strength of the reconstituted cohorts after the revolt: four milliary, I-III and IX, and one quingenary. Finally, J. Nicols, “The practice of *hospitium* on the Roman frontier”, p. 321-333, is a useful discussion of this phenomenon, with an appendix of six *tesserae hospitales*. There is a brief index, p. 363-378. Misprints or misspellings are rather frequent but none seem seriously misleading: “metal defectors” (p. 321) is an amusing one. All told, the volume contains much of great interest and any archaeologists who mistake it for a *Limes* Congress publication would benefit from consulting it.

Anthony R. BIRLEY

Francesco DE ANGELIS (Ed.), *Spaces of Justice in the Roman World*. Leyde, Brill, 2010. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, xii-434 p., ill. (COLUMBIA STUDIES IN THE CLASSICAL TRADITION, 35). Prix : 140 €. ISBN 978-90-04-18925-6.

« The space of *ius* was of very peculiar kind; it originated from the presence of the magistrate and was not defined *a priori* in architectural or topographical terms. In principle, *ius* had no fixed place. It was the magistrate's jurisdictional activity that called judicial space into being ». Il s'agit d'une enquête très ouverte qu'introduit Francesco de Angelis en réunissant au Columbia's Center for the Ancient Mediterranean, en novembre 2007, un panel de savants de la plus haute compétence. S'il n'existe pas de tribunal ou de « palais de justice » attitré dans le monde romain, où s'exerce la justice ? Cela n'implique aucunement qu'il y a peu de droit à appliquer, de justice à exercer ou de sentence à proclamer, ni que la discréption y soit de mise, mais la procédure, l'apparat comme les signes extérieurs peuvent exister en des lieux divers. À Rome, dans le gouvernement d'une province ou le chef-lieu de la *civitas*, la décision de justice devait s'entourer d'une certaine *maiestas*, d'un minimum de solennité. Comme celle-ci s'exerce à tous les niveaux, dans un forum impérial comme dans un lointain local décurional, et concerne toute personne vivant dans l'espace romain, du sénateur au pèlerin, c'est tout le rapport du pouvoir à l'individu qui se reflète dans l'exercice et la pratique judiciaires et juridiques : « Rome's *ius* provides an excellent test case for examining how authority and power relationships manifest themselves in space, both shaping it – ideally and concretely – and being affected by it ». Le lieu de justice est un endroit ouvert, comme par excellence le forum, lieu d'assemblées, qui par définition induit une certaine sacralité, où les éléments naturels, intempéries, vent, signes du ciel peuvent encadrer ou modifier la tenue d'un procès ou la prise de décision. Je cite à nouveau Francesco de Angelis dont le sens de la synthèse et de la formule méritent d'être soulignés : « the openness of judicial spaces was not just a matter of religious prescriptions, but a defining feature of the realm in Rome ». Il faut aussi éviter de parler de « basilique judiciaire ». La basilique est et restera de tous usages, à commencer par les affaires, même dans le cas de la *Basilica Iulia* ; la basilique ne sera jamais séparée de la vie publique. C'est sans doute pour cela qu'il n'existe pas d'iconographie spécifique développée. Même au niveau des *iudicia privata*, il n'existe pas d'espace de la *domus* qui leur soit exclusivement lié. Et le problème n'est sans doute pas différent dans les provinces où l'exercice du *ius* est la manifestation première de l'*imperium* de Rome, mais les documents sont moins explicites qu'à Rome même ou dans les grandes cités d'Italie, et autorisent rarement une approche concrète, topographique et architecturale. Il semble en tout cas que bien des endroits du *praetorium* aient pu servir pour la justice du gouverneur. La douzaine de contributions à ce volume sont toutes solides et très documentées. C'est avant tout un travail d'historiens et d'historiens du droit mais qui aura des incidences directes sur toute interprétation topographique et archéologique des lieux de pouvoir dans les espaces urbains. En glanes de lecture, une approche très vivante et concrète du cheminement d'une plainte, aussi procédurier qu'aujourd'hui, les lieux où travaillent magistrats et avocats, la place du droit dans la vie des gens et du pouvoir, le siège du préteur urbain, le lieu de la justice de l'empereur à Rome et en Italie, la distribution des espaces judiciaires dans le forum d'Auguste, les fonctions du *Forum Iulium*, autant représentation monarchique de César que siège d'arbitrage en matière fiscale, une analyse assez précise du Kriterion, Dikasterion, *praetorium* du préfet à Alexandrie qu'autorise la documentation papyrologique, et les mises en situation de procès dans les textes, théâtre ou fiction romanesque.

Georges RAEPSAET